Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 21 (1971)

Heft: 4

Artikel: L'Europe des lumières

Autor: Piuz, Anne-Marie

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-80668

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISZELLEN MÉLANGES

L'EUROPE DES LUMIÈRES

A propos d'un livre récent

Par ANNE-MARIE PIUZ

Un nouveau PIERRE CHAUNU. Encore un grand livre. Après la Civilisation de l'Europe classique, voici *La Civilisation de l'Europe des lumières*[1]. Qu'on se hâte d'ouvrir, de feuilleter, d'admirer, et de lire, enfin. On y découvrira un dix-huitième siècle neuf. Avec Pierre Chaunu, le miracle est possible. Pourquoi? Comment? Grâce à l'érudition prodigieuse de Chaunu, mais aussi à son enthousiasme, à sa sensibilité et surtout à son invention.

Fidèle à l'esprit de la collection, admirablement dirigée par Raymond Bloch, ce dernier venu se présente luxueusement, éclairé par une quantité considérable de documents. Cartes, courbes, graphiques, tableaux, tous d'une parfaite lisibilité. Mais que dire des illustrations? Les mots manquent pour féliciter l'auteur et ses collaborateurs. A elles seules, les superbes reproductions et photographies, et les commentaires qui les accompagnent, si intelligents dans leur raccourci, constituent une mine de renseignements. Mêmes compliments à l'index documentaire: il livre une multitude d'informations qui remplacent les notes absentes au bas des pages. Il faut le parcourir pour soi. Forcément limité et arbitraire, l'index documentaire comporte des notices inégales en importance et en valeur. Lisez «Londres», par exemple, c'est un véritable article de revue. En revanche, les lecteurs de la *Revue Suisse d'histoire* regretteront avec moi que notre pays tienne si peu de place dans l'*Europe des Lumières* de Pierre Chaunu; pas même une mention dans l'index. Certes l'historiographie suisse est en partie respon-

[1] Paris, Arthaud, 1971, coll. *Les grandes civilisations*, 664 p., ill., hors-texte.

sable de cet effacement. Autre regret, la bibliographie (qui est beaucoup plus que le titre, modeste, d'«orientation», ne le laisse croire) aurait mérité une meilleure mise en évidence (simple question de mise en page).

Prodigieux ouvrage, donc, que cette Europe des Lumières qui se livre sur trois plans: les hommes, les pensées, la vie et les choses.

Naguère, les Lumières se définissaient souvent comme l'accumulation d'un stock de connaissances au niveau des élites et des princes et au service de l'Etat.

L'invention de Chaunu est d'avoir introduit, dans son explication et sa description des Lumières, un double dynamisme: celui des notions braudéliennes si fécondes de pondération et d'espace-temps, et celui du concept économique du multiplicateur.

Aussi, l'Europe des Lumières se définit, chez Chaunu, tout d'abord en termes de poids, d'espace et de temps. Des chiffres, des courbes, et voilà que se dessine la carte de l'Europe des Lumières: l'Europe dense, l'Europe nombreuse, l'Europe des villes. Vue d'avion, la carte de l'Europe témoigne encore de la séculaire dualité nord-sud qui s'achève dans la grande revanche de l'Europe protestante. Plus encore, un dynamisme du nord et de l'est, amorcé au XVIIe siècle, aboutit à la réincorportion de l'Europe danubienne et au recul de la frontière polonaise et russe.

Mais l'Europe des Lumières n'est pas toute l'Europe. Elle est à la fois moins et plus que l'Europe du XVIIIe siècle. Moins, car elle est plus nordique que méditerranéenne et plus occidentale qu'orientale. En moins, il faut soustraire le sud en régression («L'Espagne éclairée est sans épaisseur, séparée des masses populaires par le mur de l'analphabétisme et une part de résistance à l'acculturation», p. 561). En moins encore, se méfier du mythe d'une Russie des Lumières («Grattez Saint-Petersbourg, il reste le mir, le servage, une modalité propre d'existence, dix siècles de retard», p. 205), la Russie n'est pas, ne peut être annexée à l'Europe des Lumières.

L'Europe des Lumières se réduit enfin à l'Europe limitée et magnifiée par la diffusion des connaissances.

L'Europe des Lumières est aussi plus que l'Europe du XVIIIe siècle puisque Pierre Chaunu la crédite d'une durée qui prend appui sur les temps forts des années 1680. Plus et moins, d'où l'ambiguïté de la civilisation des Lumières (1680–1780). A la fois un commencement et une fin. Commencement de la croissance soutenue (Chaunu dira avec bonheur que la civilisation des Lumières est la première de toutes les conditions préalables au *take off*) et «fin de la société traditionnelle où la connaissance et l'éthique se transmettaient par voir-faire et ouï-dire, fin de la chrétienté», vraie naissance de l'Europe.

Et voilà des apports majeurs de Pierre Chaunu à la construction de cette image, qu'il veut modèle à trois dimensions: un siècle des Lumières qui se déclenche avant l'essor économique qu'il rejoindra; une civilisation qui s'élargit, géographiquement – avec la transmission des connaissances, et

socialement – par l'accession des couches aisés, voire modestes, à la culture (pages admirables sur la promotion de l'artisanat aux Lumières, dont Rousseau est donné comme bon exemple).

* * *

Au cours de plusieurs forts chapitres, on retrouvera les modalités – désormais classiques – de l'essor du grand XVIIIe siècle: nouveau climat démographique, progrès (sinon révolution) de l'agriculture et démarrage de l'industrie; avec les nuances qui s'imposent aujourd'hui à la suite de travaux récents: diversité et variations des comportements (excellente page sur les micro-vouloirs en démographie), inégalité des croissances, retards, voire seuils[2]. Pierre Chaunu ne se contente pas de récrire, il donne l'état de la question et signale les dossiers ouverts ou à ouvrir.

De plus, dans la perspective des Lumières, il insiste plus particulièrement sur tels aspects de l'histoire du XVIIIe siècle. On se bornera ici à évoquer les rapports les plus originaux entre les séries de faits et l'accession aux Lumières.

Sans *Vital Revolution* pas de Lumières. Et la révolution démographique est surtout marquée par l'allongement de la vie humaine, «la seule grande affaire du XVIIIe siècle», et la réduction massive de la mortalité infantile (?). D'où une alphabétisation accrue, parallèlement au gain de la vie, «on n'investit pas sur la mort». (On reconnaît là les formules à l'emporte-pièce de P. Chaunu, quelquefois hâtives, toujours stimulantes.) Autre résultat indirect de la *Vital Revolution*, l'intérêt pour la démographie, le XVIIIe siècle (à la suite de Gregory King et de Vauban) «a eu le souci efficace de la dimension de l'homme».

L'Europe des Lumières, Europe dense, nombreuse, est l'Europe urbaine. Le doublement séculaire des hommes, à partir du creux de 1690–1710, se fait au profit des villes. Voyez Londres, la première ville de l'économie des Lumières: 675000 habitants en 1750, soit 11% de la population anglaise (Paris ne contient pas 2,5% de la population française). Vaste «mourroir», bien sûr (les démographes du XVIIIe siècle le pressentaient, déjà) mais quel poids entraînant dans le décollage de l'économie anglaise par le pouvoir d'achat global de cette masse considérable! Voyez Amsterdam, battue en brêche par Londres triomphant, mais au sommet de la finance et du commerce international; centre d'études, d'édition, de refuge; foyer de vie religieuse, «une modalité très nordique de la géographie intellectuelle des Lumières». Paris, en retard de la croissance démographique (Londres quintuple presque alors que Paris n'augmente sa population que de 50% au XVIIIe siècle), est cependant la capitale intellectuelle et artistique de

[2] Les paysans de l'Auvergne, analphabètes à 90% vers 1770, ne sont pas les contemporains des paysans-éleveurs du pays d'Auge, en Normandie, alphabétisés à 80%...

l'Europe. Berlin même, s'accroît, au rythme prussien, et devient la première ville intellectuelle de l'Europe orientale. Grandes villes, petites villes aussi. La croissance urbaine est un élément capital de l'existence des Lumières. En Flandre et en Brabant, au XVIIIe siècle, les petites villes de quelques milliers d'habitants abritent 50% de la population. C'est encore la chance de Genève, de Bâle, de Zurich, promues au rang de capitales régionales des Lumières. Les villes croissent et se modifient. Après les grands incendies (Londres, Copenhague, Genève), le bois recule devant la pierre. L'habitation reconstruite connaît plus de confort. La promotion du confort, qui présuppose une amélioration des cadres de la vie matérielle (alimentation, demeure, vêtement), nous est présentée comme l'une des composantes d'un ensemble de «nouvelles attitudes». Nouvelles attitudes d'une population qui vit mieux et plus longtemps; nouvelle mentalité devant la vie, devant la mort, l'enfant, la famille, la pauvreté et la réussite (ouverture intéressante sur les possibilités de promotions que procure ce siècle triomphant où la misère est déjà assimilée à un échec).

Mais viennent les grands chapitres consacrés aux transformations agricoles, aux améliorations des communications et à la révolution industrielle, sans quoi les Lumières ne sont ni supportées, ni diffusées (géographiquement ou socialement). Pierre Chaunu reproduit ici de bonnes études de croissance sectorielle.

Du côté de l'agriculture, on relève deux directions principales. En premier lieu, le débat, ouvert récemment, sur le principe même de la révolution agricole. On sait que les protagonistes mettent en cause et la problématique (augmentation de la production avec ou sans augmentation des rendements) et la méthode (estimation des rendements à partir de données ou de calculs plus ou moins contestés). On retrouve ici, sommairement bien sûr, la position des uns et des autres et les résultats acquis. Au-delà de la controverse, nécessaire et stimulante, des faits: sur le front anglais, une appréciation de la révolution agricole, celle du Norfolk, la moins contestable.

A la suite de Paul Mantoux (toujours lui), rénové par Hartwell, Deane et Cole, Pierre Chaunu nous livre une révolution industrielle anglaise sans surprise, sauf de neufs rapprochements entre les progrès technologiques et la philosophie mécaniste, la révolution des transports et la diffusion des pensées.

La définition et toute l'explication de l'Europe des Lumières se concentrent en définitive dans les admirables chapitres qui composent la deuxième partie («La mise en marche des pensées») conscacrée à la diffusion des connaissances. Connaissances livresques. Car les Lumières se définissent d'abord par l'utilisation du langage écrit. On a vu, plus haut que les notions de nombre et d'espace-temps introduisaient la géographie des Lumières; le dynamisme de la diffusion des connaissances marque maintenant la sociologie des Lumières. Le langage écrit connaît des clivages intel-

lectuels qui sont aussi des paliers sociaux: en haut, le langage des grands traités de science et de philosophie réservés à une minorité académique; puis la langue de la littérature, celle de la correspondance, enfin la langue courante de la masse. La masse, la foule des «lisants». La réussite des Lumières, c'est l'élargissement social des plages culturelles et, en définitive, l'augmentation massive des «lisants».

Du haut en bas de la pyramide socio-culturelle, Pierre Chaunu décrit l'avance des Lumières. Une croissance formidable de la diffusion des connaissances, au-delà de l'élite à laquelle elles étaient réservées avant le démarrage des années 1680. Un siècle plus tard, Genève, comme Paris, lit à 60–90%. Une avance rythmée par sa conjoncture spécifique et jalonnée par la création d'outils propres à assurer la diffusion: journaux, livres (Paris, Amsterdam, Bâle, capitales de l'imprimerie), académies royales et provinciales (dont le rôle dépasse celui des universités au XVIIIe siècle), des encyclopédies aux bibliothèques populaires...

A souligner ce fait essentiel: à côté du mouvement en avance, au large et en profondeur sociale des pensées, des transformations structurelles. Les connaissances s'organisent en secteurs de développement de plus en plus autonomes, lettres, sciences, arts. Le phénomène est le plus significatif dans le domaine scientifique. La promotion de l'autonomie de la science est reconnue au commencement des Lumières; cette science qui, selon Malebranche, se contentera de connaître les lois, laissant à la métaphysique, l'étude des causes mystérieuses.

Sur tous les fronts, donc, progrès des sciences et montée des disciplines nouvelles: sciences de la nature, mathématiques (relever le rôle important joué par Genève et Bâle), chimie, médecine, astronomie, géométrie. Connaissance des sciences sociales – et il faut, sur ce point, rappeler le rôle de l'Etat des Lumières qui fournit la matière et les outils de la statistique (sans l'Etat, pas d'arithmétique sociale; sans l'administration, pas de despotisme éclairé)[3]. Enfin on dira à nouveau comment l'histoire s'élargit aux mœurs, aux institutions, aux civilisations, avec Voltaire et Montesquieu.

Une belle page est destinée à souligner le rôle exemplaire des Jésuites dans la diffusion des connaissances. Les Jésuites ont compris très tôt l'intérêt de la philosophie mécaniste et ils ont renoncé, plus aisément qu'on ne l'a cru, à la physique d'Aristote; de même qu'ils ont laissé une place plus grande qu'on ne l'a dit à l'enseignement des mathématiques.

* * *

[3] Un chapitre sur l'Etat des Lumières très éclairant, indispensable à l'explication de la pensée politique du XVIIIe siècle. Une analyse qui va bien au-delà de l'histoire institutionnelle de la tradition et qui réincorpore l'administration et la politique au cœur de l'histoire: L'Etat fait de grandes choses et il en a les moyens; entre 1680 et 1780, il quintuple presque ses ressources (p. 217). ROBERT MANDROU avait déjà plaidé pour une histoire administrative, *Le France aux XVIIe et XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1967, p. 244 ss.

Pierre Chaunu a réalisé, une fois encore après l'*Europe classique*, une synthèse d'histoire totale. Les dangers ne manquaient pas, il les a énumérés lui-même, notamment celui de superposer des histoires spécifiques et désarticulées: une histoire politique stérile en soi, une histoire économique et sociale décapitée, une histoire intellectuelle désincarnée. L'auteur est de taille à éviter les pièges et, après tout, c'est lui qui a inventé la belle formule de la «pesée totale en histoire».

Sur le plan de la problématique historique, il ne fait pas de doute que P. Chaunu est profondément influencé par les acquisitions les plus récentes de l'histoire économique et sociale. Au terme de l'ouvrage, l'impression se dégage fortement d'une manière d'études de croissance des sociétés et des cultures européennes du XVIIIe siècle. Ainsi, au souci constant de traiter une histoire de la culture avec des outils semblables à ceux utilisés en histoire économique (statistiques, informatiques, économiques), on ajoutera l'effort d'une vision dynamique de l'ensemble, redevable à la tendance récente de privilégier la croissance à l'étude des fluctuations.

On soulignera, d'abord, la préoccupation, plusieurs fois exprimée, de recourir au quantitatif. Mais la notion quantitative de Chaunu n'est pas celle de Marczewski. Il ne s'agit pas, dans le XVIIIe siècle de Chaunu, de tenter l'établissement de comptes nationaux. L'histoire quantitative, ici, est entendue dans un sens très large, qui va au-delà (ou qui reste en deça) des méthodes mises en œuvre par l'équipe de l'ISEA, notamment par J.-C. Toutain. L'histoire quantitative de Pierre Chaunu opte pour l'orientation «sérielle» (le mot a d'ailleurs été inventé naguère par Chaunu lui-même); il est très clair sur ce point: «le préstatistique dense permet les expériences de l'histoire quantitative, nous disons sérielles» (p. 8); «l'application à l'histoire depuis vingt à trente ans, de plus en plus systématiquement, des méthodes et des techniques – nous parlons volontiers d'histoire quantitative, ou plus modestement, sérielle – a permis de réaliser d'importants progrès» (p. 28). Nous savons déjà quelle est la réponse de Jean Marczewski. Mais peu importe, ici, la controverse. Ce que nous voulions rappeler, c'est l'ambiguïté de la terminologie, alors que les définitions ont été clairement établies et, partant, les problématiques et les méthodes[4]. Même ambiguïté avec la notion de «modèle». Il ne s'agit pas ici d'utiliser des modèles du type de ceux qui sont actuellement élaborés par la *New Economic History*. Il faut évidemment l'entendre dans un sens très large (par exemple, ce modèle de comportement démographique préindustriel) qui ne

[4] Tout au moins parmi les historiens économistes français; on a pris l'habitude, depuis quelques annés, de les diviser en «quantativistes intégraux», derrière l'équipe de l'ISEA, et tenants de l'histoire sérielle, à la suite de ceux que Marczewski appelle un peu péjorativement les historiens économiques classiques. Pour une vision plus globale et une excellente mise au point, cf. F. Furet, «L'histoire quantitative et la construction du fait historique», in *Annales, E.S.C.*, 26 (1971), p. 63–75. Ajoutons que toute discussion méthodologique est désormais vaine si on ne se réfère pas au courant de la *New Economic History*.

doit rien aux mathématiques ni à l'économétrie. Et puisque nous en sommes au chapitre des interrogations, je reviens sur cette magnifique formule citée plus haut: la civilisation des Lumières, première de toutes les conditions préalables au *take off*. Mais encore faut-il que la «civilisation» des Lumières soit vraiment achevée vers 1750, en Angleterre. Or, quand on sait la lenteur de la diffusion d'idées aussi simples que les améliorations agricoles, que dire des «Lumières»[5]? D'autre part, le reproche adressé à Rostow de privilégier les investissements dans le processus du *take off* peut être retourné contre toute tentative d'isoler un fait de causalité. En revanche, la notion de multiplicateur de croissance, utilisée dans cette étude, me paraît très bien venue. Appliquée au domaine social et culturel, cette notion d'accélérateur exprime fort bien la réalité de ce XVIIIe siècle, dont «l'originalité ne réside pas dans des modifications individuelles, mais dans la propension qu'y prend le changement à entraîner d'autres changements» (p. 32).

OSTEUROPASTUDIEN AN SCHWEIZERISCHEN HOCHSCHULEN?

Von Peter Stettler

Der im Ausland längst bekannte Begriff der *Gebietsforschung* (area studies), dem ein geographisch begrenzter Raum in seinen politischen, historischen, wirtschaftlichen und sprachlich-kulturellen Aspekten zugrundeliegt, setzt voraus, dass die betreffende «area» einen festen Platz im Geschichtsbild des Forschenden einnimmt.

Das Geschichtsbild des Westeuropäers

Die stiefmütterliche Behandlung, die alles Osteuropäische während allzu langer Zeit im Westen des alten Kontinentes, ja selbst in Amerika, erfuhr, hängt aufs engste zusammen mit dem Geschichtsbild des Westeuropäers, das zum Teil noch heute vom 19. Jahrhundert her geprägt ist. «Damals

[5] «A tout prendre, l'Europe des Lumières n'existe qu'au sommet, un sommet de plus en plus mince quand on glisse, dans l'espace, d'ouest en est, quand on remonte le cours du temps de 1770 à 1680», p. 22.